

numéro 6

juin 1995

[a r k h a i]
Αρχαί

Jacques-Michel PITTIER

Meltémi
suivi de
Cross-country

Meltémi

*« Il y a les vivants et les morts,
et ceux qui vont sur la mer »*

SA CASQUETTE sur la tête, une lampe à pétrole tenue à bout de bras, il a passé le seuil, déposé son sac et puis refermé le battant. La maison désormais restera vide de sa présence, et ça lui fait comme à chaque fois un déchirement, quelque chose qui remue au fond de lui et qui ne s'apaisera qu'avec le retour.

Les fils sont déjà sur le port et préparent le bateau. Il faut descendre, il faut faire vite. Déjà l'horizon s'éclaircit, oh c'est imperceptible, juste une ligne blafarde au ras de l'eau, aussi loin que porte le regard. Il prend la clef dans la poche de sa veste, donne un tour à la serrure et glisse le morceau de fer dans une anfractuosité du mur, là ou la chaux se craquèle, semblable à une vieille peau frip e.

Titos se h te, son sac sur l'épaule, le long du sentier abrupt qui plonge au flanc de la falaise, vers la baie. Il entend le bruit du ressac en contrebas, des cailloux roulent sous ses pieds, une odeur saline flotte dans l'air et plus rien ne compte à cet instant que l'étrange sensation de ne plus s'appartenir, et de se trouver là, suspendu, entre deux mondes qui s'ignorent.

Arrivé, il n'en croit pas ses yeux : on aperçoit des voiles au loin, comme des lames de couteaux plant es dans une mer étale.

Il se dit :

— Partis, sans moi, qu'est-ce qui leur prend ?

Il va faire jour, et le vieux est là, sur la grève, les poings serrés au fond des poches, la mâchoire crispée. Pour un peu, il lèverait les bras vers le ciel, ferait des signaux, crierait peut-être. Qui sait ? eux, là-bas, ils verraient bien qu'ils l'ont oublié.

Des oiseaux s'éveillent en piaillant dans les rochers proches. Les eaux noires sont maintenant frang es d'écume. Il va faire jour, et la clarté de l'Aube est laiteuse, trouble, incertaine encore.

Titos ne comprend pas.

C'est pourtant vrai qu'on l'a laissé. Un bois mort flotté danse à la crête d'une vague, glisse sur le sable et puis repart, et revient, indéfiniment, s'échouer au rivage.

Ainsi le vieux qui, effaré, va et vient le long de la plage, le regard englué au large où les bateaux vont pour disparaître.

C'est une campagne de pêche et cela dure six mois. Tous les hommes valides du village en sont.

Titos a mis la main devant ses yeux. Il plisse les paupières, cherchant à deviner lequel est son bateau. Le soleil va venir, et il fera tiède si le meltémi ne se lève pas.

Partis... le vieux branle du chef et repousse sa casquette en arrière. Le sac est à ses pieds avec toutes ses affaires. Six mois de voyage, ça n'est pas rien. Ils reviendront, les cales pleines débordant jusque sur le pont, ayant accroché dans la mâture leurs plus belles prises : des éponges brutes, énormes, décolorées par le sel et la grande lumière.

Titos s'est assis. Il n'avait pas son pareil pour repérer les bons fonds, et lorsqu'il plongeait autrefois, c'est toujours lui qui en ramenait le plus grand nombre. Il se souvient des fêtes, des retours. Des images défilent dans sa tête, les femmes sur le port, leur visage un peu pâle, les grains ambrés de leurs chapelets. Elles étaient des robes noires, claquant comme des oriflammes.

A force de regarder loin, ses yeux se voilent, ou alors c'est qu'il est triste. Titos a ôté sa casquette. On voit ses cheveux bouclés, drus encore, qui flottent sur sa nuque.

Il pense :

— Le vent se lève, il a forci et pourrait tourner... eux, là-bas, doivent déjà lutter.

Il a posé les mains sur ses genoux. De grosses mains carrées, avec des veines épaisses qui courent sous la peau tavelée. Il maltraite sa casquette, la tordant entre ses doigts.

Les éponges, c'est toute sa vie, hormis ses fils qui sont sur le bateau. Et lui, laissé pour compte. Il n'y croit pas encore.



AP
93

La mer semble plus lourde, chaque vague plus creuse, et le village dort. Ils sont partis comme des voleurs, profitant de la nuit. Ils devaient avoir prévu leur coup.

— Trop vieux, disait l'aîné la veille, s'adressant aux deux autres, on ne peut plus l'emmener.

Et tous avaient hoché de la tête, gravement.

— Depuis qu'elle est morte...

— Ça... ses forces qui déclinent, il n'a plus goût à rien.

— Il lui faut un travail où il aurait son temps.

Et Titos de les imaginer, le soir d'avant, à discuter chez Nicco, le tavernier. On le mettait à la retraite, voilà tout. Ainsi le voulait la tradition, et lui, le vieux, devrait s'y plier. Il attendrait donc, et lorsque le village s'éveillerait, il faudrait qu'il aille, parmi les maisons chaulées de blanc, là-haut sur la falaise, crier son désarroi :

— Mes fils, ils m'ont volé ! Des renégats, des indignes ! Ils m'ont pris mon bateau, et les voilà partis sur la mer !

D'abord sacrifier à la coutume, et puis il rentrerait chez lui. Sur son passage, des femmes ouvriraient leurs fenêtres et le montreraient du doigt en se moquant. Et lui courberait l'échine, comme son père avant lui et avant lui son père, ainsi depuis des générations. Vieux, bon pour nouer la corde.

Six mois d'attente, à descendre chaque jour sur la jetée pour y tresser en compagnie des autres, filets, écoutes, élingues et câbles, tout ce qui tient un bateau ensemble. Son bateau, ses garçons. Il serait au port à leur retour, ses verges d'olivier dans la main.

Cela semble si loin. Titos lève son regard vers la falaise. Il y a les maisons, étagées en terrasses, comme une trace de craie sur l'ardoise d'un écolier. Il se sent las ; le sentier est escarpé, tortueux. Il le suit des yeux et il se dit qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas. Le vent balaie son visage, la mer crache des embruns. Ça ruisselle sur ses joues, c'est salé, plein d'amertume.

Il se retourne. Là-bas, les bateaux vont doubler le cap. Quelques minutes encore, et il ne les verra plus. Disparus, avalés par le paysage.

Alors il se relève, et court le long de la plage vers le port. Il va leur montrer... encore assez bon pour eux !

Titos a jeté son sac dans le fond d'une barque et a détaché l'amarre. Il patauge en poussant la coque sur la première vague, et puis il se hisse à bord.

Le vieux tire rageusement sur les avirons, respirant profondément. Il sait qu'il peut compter avec la brise de terre qui va l'aider, et cette idée lui donne du courage. Sa voile, petite, triangulaire, se gonfle peu à peu, et la barque file. Il serre au plus près, accroché à la barre, gardant un oeil fixé sur le cap. Un quart d'heure, et il le doublera à son tour.

Là-bas, la falaise diminue, les maisons sont minuscules, qu'on voit à contre jour. C'est à cette distance seulement qu'il se rend compte combien la terre est aride, le relief désolé, hostile. Sur le bateau, tout est différent, familier. Même la mer qui est grosse, dure, qui malmène son embarcation, lui faisant faire des embardées de plus en plus violentes. Mais lui se défend, donne de la voix pour s'encourager.

Les poulies grincent, il se sent euphorique.

— Ils m'ont oublié, hein ? ne cesse-t-il de répéter, ils verront, ils verront bien !

Et la barque saute, tape, car le vent cette fois a fraîchi. Il est fort, et ça le pousse. Titos crie. Sa voix se mêle aux hurlements du meltémi qui ronfle et fait siffler les cordages. Le claquement des vagues retentit comme un fracas. Il tonne, Titos, rajuste sa casquette, essuie son visage d'un revers de main.

Le cap se rapproche, très vite semble-t-il. Eux, c'est sûr, ils ont dû réduire la toile. Alors lui, avec son youyou, il peut les rattraper. Il suffit de tenir bon, le bateau est solide, et puis il sait. La mer, c'est son domaine.

Il est au large maintenant. Il vient de passer le cap et pousse un rugissement : la flottille n'est plus qu'à quelques encablures, presque à portée. Ils ont mis en panne, amené les voiles et jeté des ancrs flottantes, car lorsque l'on quitte l'anse du village, les hauts

enrochements ne vous protègent plus. Alors le vent se joue du bateau, et il faut lutter contre lui.

Mais Titos est malin. Il va naviguer à peu de distance de la côte, le plus près possible, à l'abri encore, et gagner ainsi sur eux. Il rit. Il imagine leurs têtes à tous quand ils le verront. Et ceux du village... Titos, qui ne renonce pas.

Le vieux a donc obliqué en direction des rochers. Sortie de la baie, la barque se fait plus lourde à manoeuvrer. Il la sent qui roule sous ses pieds. Il est debout, raidi à la barre. Des paquets d'eau lui giflent la figure. Les élingues, tendues à se rompre, vibrent, comme les cordes d'un violon. Il ne voit plus rien, Titos ; l'écume l'aveugle. Il entend le ressac, très proche, et son bateau devient mou tout à coup, lui échappe des mains. Il se tient au bordé, comme il peut, mais il est désemparé.

Le nez de son embarcation plonge et se redresse, rythmiquement, il n'y peut plus rien. Et soudain, la barque a eu un sursaut : sa proue s'est abattue brutalement dans un creux de vague. Une lame déferle par le travers et la soulève. Elle retombe droit, cette fois, comme un couperet de hache.

Il a crié :

— Attendez !

Et puis l'eau a eu raison du bateau. Une muraille liquide a croulé sur lui, et le mât s'est couché, comme pour venir à la rencontre de la mer.

Cela n'a pas duré. Quelques rafales encore, le meltémi s'apaise et le calme revient. Là-bas des hommes jurent en remontant les ancres. Leurs mains sont écorchées et pas un ne proteste. C'est une campagne de pêche, ils en ont pour six mois.

Cross-country

— *J'* M'EN VAIS T'ÉCRASER, pouilleux ! hurla Detlev. Et, levant le bras bien haut, il abattit un poing énorme sur l'épaule de Levin qui vacilla, émettant un gémissement douloureux.

D'une vigoureuse poussée, Detlev l'envoya ensuite valdinguer contre la porte, et celle-ci céda brusquement sous le poids du petit homme qui boula dehors, s'étalant dans la neige fraîche. L'autre sortit à son tour, visiblement désireux d'en finir avec son adversaire.

Mais Bertie, l'aide de camp, passait par là et se mit à invectiver les deux hommes. Ces derniers, taillables et corvéables à merci, rompirent le combat et Levin détala sans demander son reste.

Un flux d'air glacé pénétrait maintenant dans le baraquement de tôle ondulée, balayant la travée centrale où certains prisonniers jouaient encore aux cartes.

— Detlev, Detleeev ! ferme cette lourde bon Dieu !

On entendit un juron venu de l'extérieur et Detlev réapparut, tirant le battant derrière lui. Du même coup, le jour se fit plus maigre dans l'étroite baraque et le poêle, renâclant son mauvais combustible, cracha un panache carbonneux, faute de tirage.

Le nommé Detlev, brandissant une couverture rapiécée, poussa une sorte de ricanement graveleux, et prenant la chambrée à témoin :

— Cette ordure de Levin, y voulait m'escroquer pour un quart de gnôle ! j vous jure, y a pas pire que cette engeance... même que sa gnôle était frelatée. La dernière fois, j'en ai eu pour trois jours à m'en remettre !

— La ferme Det ! va te coucher, on n'en parle plus ! De toute manière, Levin te fauchera autre chose à la première occasion. Et à l'avenir, t'aurais intérêt à ce que Bertie-chien-de-garde soit ailleurs pendant que tu règles tes comptes, vu ?

Celui qui venait de parler se redressa et fixa Detlev comme s'il se fut trouvé en présence d'une serpillière. Timo était un ancien lanceur de marteau, trapu, épais, teigneux comme un ogre, ce qui lui valait un respect unanime ainsi que la responsabilité de chef de baraque.

A peine avait-il terminé sa harangue que la porte se rouvrit et vint percuter la paroi avec un claquement sonore.

— A vos rangs ! rugit quelqu'un.

On secoua les dormeurs, et en quelques secondes, la trentaine d'hommes que comptait le dortoir grelottait au pied des lits. Le silence s'établit et chacun se figea, le visage tourné vers l'entrée, le corps tendu dans une attitude rigide.

Le commandant Kirov se tenait immobile lui aussi, silhouette clouée à contre-jour, sa tête effleurant le linteau métallique. Les deux rangées de prisonniers demeurèrent alignées, comme pétrifiées durant un temps qui parut interminable. On eût dit la lisière d'un bois de bouleaux, animée d'un balancement imperceptible, frissonnante car la température de la pièce s'était subitement abaissée de plusieurs degrés. Dans son coin, le poêle tirait trop fort, et son halètement obstiné emplissait à lui seul tout l'espace de la baraque.

— Fermez donc cette porte, Bertie ! fit le commandant d'une voix rauque, on va geler ici !

Ayant donné le repos, il ôta sa casquette d'un geste surprenant, comme s'il voulait les saluer, puis, prenant la parole :

— Messieurs, je suis rappelé !

Un mouvement de houle parcourut les prisonniers.

— C'est ainsi, poursuivit Kirov, la nouvelle est arrivée ce matin. On me rappelle. Je serai sans doute muté ailleurs...

Il y eut un silence pénible.

— Mon remplaçant arrivera lundi et prendra ses fonctions immédiatement. J'ajoute que cette décision ne dépend pas de moi... mais considérez ceci comme une remarque personnelle. C'est tout. Profitez de votre repos hebdomadaire, et bonne chance !

Il eut un sourire crispé et, se détournant rapidement, franchit le seuil très vite.

Bertie lui emboîta le pas, non sans lancer d'un air féroce :

— On ne rigole plus les gars !

Aussitôt après leur départ, les commentaires fusèrent. Plus personne ne semblait vouloir jouer aux cartes. Le jeu fut rangé, quelqu'un s'occupa du poêle, et les conversations reprirent, d'un groupe à l'autre.

Timo s'était immédiatement dirigé vers un grand type filiforme, dont le lit se trouvait en bout de travée, accolé au fond de la baraque. Appuyé au cadre de fer, celui-ci semblait pensif. Il avait un visage mince, presque asiatique, avec des pommettes hautes, saillantes, et se tenait toujours légèrement penché en avant, le buste incliné, les épaules rentrées, comme en perpétuelle recherche d'équilibre.

Il se massait mécaniquement la nuque, regardant Timo venir à lui. Mais le gros homme s'était arrêté un peu plus loin, s'adressant à un camarade qui demeurait prostré sur son lit, l'air hagard.

— T'en fais donc pas, Serge... on aura tôt fait de le mettre au courant, ce nouveau ! Et si on arrive pas à l'avoir à l'usure, c'est ce foutu climat qui s'en chargera !

L'autre eut un haussement d'épaules désabusé et se laissa aller en arrière, les yeux humides.

— Alors Grichka, qu'est-ce que tu en penses, toi ? poursuivit-il en s'approchant du grand type.

Grichka étouffa un bâillement, s'étira puis regarda Timo fixement avant de lâcher :

— Coup dur...

— Moi je dis que c'est à cause de Zbignew ! Cette crapule s'est laissé cueillir l'autre jour, tout près d'ici encore, et c'est pour ça que Kirov a des ennuis maintenant !

— Boucle-la un moment Detlev ! On ne t'a pas sonné, hein ! fit Timo d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Puis, se penchant vers son vis-à-vis, il ajouta dans un souffle :

— Toujours à se mêler de ce qui ne le regarde pas celui-là, faudra s'en méfier...

Grichka approuva gravement. Il y eut un temps. L'heure de l'extinction des feux approchait, et peu à peu, l'animation cessa dans la baraque, chacun regagnant son lit. Timo continua :

— En ce qui nous concerne, on doit faire vite. Tu as ton matériel ?

— Tout est prêt. J'ai dû ramollir le cuir des chaussures, et cette fois elle me vont bien... graissées, étanches, c'est parfait de ce côté là. Mais il me faudrait encore de quoi manger, du thé, et aussi la boussole de Bertie...

— Ça c'est notre affaire, mon vieux ! Tu te sens prêt ? c'est ce que je veux savoir !

— On peut essayer, murmura Grichka. Si la météo se maintient, J'ai une chance de m'en tirer.

Ce disant, il croisa les doigts, sérieux tout à coup. Puis, s'aidant du geste, il ajouta :

— Tu comprends, l'essentiel pour moi est d'atteindre le *no man's land*. Une fois sur place, Je pourrai toujours me débrouiller...

— Alors ce sera pour ce soir, coupa Timo. On ne peut plus attendre, de toute façon. La saison avance, les températures vont encore baisser et la couche de fond est déjà dure. C'est l'idéal, mais il ne faudrait pas trop de neige.

Il avait eu un dernier signe d'encouragement à l'adresse de Grichka avant de se diriger vers la porte, d'un pas décidé.

Des écharpes de brume flottaient à ras de terre, lambeaux cotonneux d'une vaste couverture enveloppant toute la plaine. Quelques masses confuses en émergeaient çà-et-là : haies, bocages ou forêts de bouleaux aux ramures encore jaunes, flots de givre que le soleil illuminerait tout à l'heure, sans pour autant les réchauffer.

Grichka courait, obstinément, ayant adopté depuis l'aube une allure soutenue. Accordée au rythme de ses pas, sa respiration était profonde, régulière. Son haleine faisait, au contact de l'air, des voiles de buée, et c'était comme si un feu intérieur le rongait, aiguillonnant sa fuite.

Il courait, à longues foulées souples, enfonçant à peine dans le tapis de neige tassée, s'étonnant de recouvrer graduellement sensations et réflexes d'autrefois.

Grichka se sentait euphorique.

Préparée de longue date, son évasion s'était déroulée comme prévu, grâce à la complicité de Timo. La nature du terrain se prêtait bien à une course rapide, fluide et sans entraves. Quant au brouillard, il persistait depuis trois jours, ne se levant qu'en fin d'après-midi. De plus, le fuyard bénéficiait d'un avantage décisif : contrairement à d'hypothétiques poursuivants, il progressait en ligne droite, évitant les zones peuplées, ayant choisi de ne compter que sur lui-même.

Au reste, il n'avait pas le choix car ses vêtements le désignaient à coup sûr : un maillot de laine grise avec son grand numéro entre les deux épaules, et surtout l'ample pantalon réglementaire, frappé aux initiales du camp. Mais tant qu'il continuait à se déplacer, cela n'avait guère d'importance.

Grichka dut se concentrer un instant pour négocier le passage d'un fossé, avant de s'engager dans le champ limitrophe. Nimbée de brume, floue, la silhouette d'un arbre solitaire semblait lui tendre les bras, lointaine, presque irréelle. Il prit une large inspiration, et d'un bond, franchit l'obstacle.

Il ne ressentait même plus la fatigue, étant comme anesthésié par le froid ambiant. D'ailleurs, passé un certain seuil de contrainte, les muscles cessaient de faire mal, et c'est à ce moment précis que cela devenait dangereux, car il était désormais à la merci du moindre faux mouvement, d'une élongation ; et le claquage pouvait survenir, brutal, définitif, coupant son élan sans aucun signe précurseur.

Il était conscient de la fragilité de sa course. Un rien aurait suffi à en rompre l'équilibre, et le plus petit grain de sable dans ce mouvement linéaire, mille et mille fois répété, eût été catastrophique : il risquait de s'effondrer pour ne plus repartir.

Grichka connaissait bien cette angoisse. Du jour où il avait commencé à courir, elle s'était installée en lui, d'emblée familière, démon impalpable et omniprésent lors de chaque compétition.

Aujourd'hui encore, plus que l'effort physique, c'était le combat contre cette peur qui mobilisait son énergie, le poussant au-delà de ses limites.

Courir, tendre vers le but, cela seul comptait. Quelles raisons aurait-il eu de s'émouvoir ou de s'inquiéter ? Jusqu'ici, son corps avait réagi en mécanique rodée, sans bavures.

Grichka s'était à nouveau laissé aller au fil de ses pensées. Dans sa tête, le sang pulsait, comme un flot assourdi, domestiqué. Il arrivait ainsi à décrocher, mentalement, plongeant jusqu'aux tréfonds de lui-même, et c'était sans doute ce qui l'aidait à tenir. Il avait l'impression de se dédoubler, de perdre contact avec la réalité.

Alors, pendant de longues minutes, il flottait plus qu'il ne courait, ayant vaincu ses vieilles chimères. Il y gagnait un instant de répit, de paix intérieure qu'il savourait, et pour un moment très bref, espace et durée devenaient illusion. L'environnement se brouillait devant lui, mais Grichka n'en avait pas véritablement conscience, chaque élément lui apparaissant fractionné, dépouillé de sa signification propre : le soleil, qui brillait pour la première fois depuis trois jours, n'était plus qu'une tache claire, dépourvue de chaleur. Il enregistrait sans le voir la présence d'un village évacuant au loin ses fumées. Brumes, forêts, croupes doucement arrondies des collines, autant de signaux indéchiffrables, fuligineux, demeurant abstraits dans son esprit.

Puis peu à peu, le phantasme s'estompait. Tantôt troublées, ses perceptions se trouvaient décuplées soudain, et Grichka en venait à douter de la fidélité de ses sens. La lumière, la morsure du froid sur son visage lui faisaient mal, le simple crissement de la neige sous ses semelles lui semblait insupportable, et son malaise s'accroissait, prenant des allures de vertige. Il se mettait à tanguer, du moins le croyait-il, et c'en était fini de cette sorte d'état de grâce dans lequel il avait été plongé.

Maintenant, il devait faire appel à toute sa volonté pour émerger de nouveau, se contrôler. Mouvements à accomplir, battements d'un cœur fou à calmer, maîtrise du souffle, autant d'automatismes qu'il lui fallait reconquérir au prix d'une âpre lutte contre lui-même.

Arrivé sur une sommité, ce fut, vers deux heures, la révélation du fleuve dont un méandre mat et plombé barrait la plaine. Un repère visuel, enfin, une borne à sa course.

Il s'était arrêté. Des bancs de brouillard dérivaienent en contrebas, chiffons sales traînant dans les derniers vallons. Beaucoup de bois, peu de couleur, et puis quelque chose de ténu, un tintement imperceptible qui faisait vibrer l'air. Grichka identifia le son d'une cloche. Cela n'avait duré que quelques secondes, pourtant c'était comme un bouleversement, et ce scintillement d'airain n'en finissait plus de s'éteindre, dans le silence congelé du paysage.

Grichka mit du temps à se ressaisir, avant de consulter sa boussole. Il avait marché au sud-ouest, tel un oiseau migrateur, son compas dans la tête, sans dévier d'un pouce. Si tout allait bien, il pensait atteindre le fleuve à la tombée de la nuit. La frontière en épousait le cours sur près de vingt kilomètres, et quand bien même Grichka s'était fixé un point de passage, il n'avait aucune idée de ce qui pouvait l'attendre là-bas : des barbelés, des miradors peut-être, une fois encore. D'ailleurs, c'eût été logique car depuis des années, tout le pays n'était plus qu'un vaste camp, bouclé, hermétique. Restait à en trouver l'issue...

Bizarrement, Grichka se refusait à envisager la difficulté avant qu'elle ne se présente. Il serait toujours temps d'aviser, le moment venu, l'essentiel étant de tenir jusqu'au bout.

Il se laissa donc glisser, le long de la pente.

C'est vers cinq heures que Grichka parvint aux abords du fleuve. Il venait de traverser une large forêt de feuillus dépouillés, sorte de *no man's land* à la limite duquel s'amorçait un glacis très fortement déclive. Plus bas, les berges étaient désertes. En face, à trois-cents mètres à peine, un village, tapi au pied de son église.

Cependant, Grichka n'osait pas s'aventurer à découvert. Il avait espéré le fleuve gelé, et il distinguait tout à coup des glaces flottantes qui dérivaienent lentement au milieu de son lit. Le pont, aperçu tout à l'heure, devait être sévèrement gardé et il n'était pas question de traverser à la nage. Grichka se sentait las, vidé, et c'est avec

découragement qu'il s'enfonça de nouveau dans le bois, afin d'y trouver un abri où patienter jusqu'à la nuit.

Les troncs étaient nus, parés d'une pellicule brillante sur leur face Est, là d'où venait le vent. Par endroits, la neige soufflée s'était même amoncelée, créant à la base des arbres des dunes pulvérulentes.

Grichka s'installa donc au creux d'une souche renversée, délaçant ses chaussures dont le cuir durci lui comprimait douloureusement les pieds. Il absorba ensuite un peu de thé et mangea ce qui lui restait de ses provisions : un croûton de pain, quelques raisins secs et une vieille pomme ridée. Puis il se recroquevilla dans sa cachette, passant un long moment ainsi prostré, cherchant une solution. Cela avait quelque chose d'enrageant : se trouver si près du but et ne rien pouvoir tenter. Inutile pourtant de ronger son frein ; il fallait absolument qu'il se décide à passer, par n'importe quel moyen, car l'immobilité aidant, le froid n'allait pas tarder à le gagner, et avec lui la douce euphorie du sommeil. Rester éveillé donc, patience, il suffisait d'attendre la nuit.

Grichka en était là de ses réflexions lorsqu'un crissement se fit entendre. Il risqua un regard hors de son abri, et presque aussitôt se rejeta en arrière. Une silhouette à peine entrevue, rien qu'une ombre ravivant sa méfiance, et Grichka se retrouva tout à coup parfaitement lucide, tous sens aiguisés, les nerfs tendus comme des cordes à violon.

Il se blottit alors entre les racines, se faisant aussi discret que possible.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles il suspendit son souffle, expirant dans son écharpe, de crainte d'être trahi par le voile de son haleine. Prêtant l'oreille, il perçut bientôt le froissement étouffé de la neige qu'on foulait, et le bruit allait s'amplifiant, accompagné d'un autre, plus ténu, sorte de halètement rauque et saccadé.

Et soudain, tout ne fut plus que silence Grichka eut l'impression d'être à nouveau seul. Il leva les yeux pour s'en assurer et éprouva un choc immédiat : deux bottes devant lui, des jambières de cuir, une longue houppelande noire couvrant en partie les mollets. Sa hache sur l'épaule un homme en chapka était debout et le regardait. A ses côtés,

un chien qui s'assit tranquillement, regardant lui aussi l'étranger surpris au gîte.

Le bûcheron semblait irréel, nimbé dans un fuseau de lumière rasante et froide que dispensait le soleil couchant. Il avait l'air très vieux, presque sans âge tant son visage était marqué. Il sondait Grichka d'un regard bleu, clair, inexpressif

— Évadé, hein ? fit l'homme en s'essuyant le nez d'un revers de manche. Sa barbe givrée était abondante et masquait ses traits. Il avait de petites rides au coin des paupières qui faisaient comme de minuscules éventails que l'on agite pour se donner de l'air quand il riait. De grosses dents carrées, écartées, une bouche large.

— Ça se voit de toute façon, ajouta-t-il, voyant que Grichka demeurait muet. Il se pencha, flattant l'échine du bâtard qui se frottait aux basques de son manteau.

— Tu viens de loin ?

Grichka esquissa une grimace, désignant d'un geste vague la direction des collines.

— Par là, vers le Nord-Est.

— Dans un camp alors ! ça fait longtemps que tu es parti ?

— Trois jours, demain sera le quatrième... J'ai couru.

Ils parlaient en phrases courtes, avec de fréquentes pauses comme s'ils craignaient d'écorder le silence alentour. Le chien montrait maintenant des signes d'impatience, lorgnant les deux hommes se causant. Il avait une mine comique, un gros coquard sur l'œil droit qui remontait près de l'oreille, le poil roux et hirsute.

— Târno, ou peut-être Bsin ?

Grichka hocha la tête. Le vieux émit un sifflement admiratif.

— Tu as bien marché, c'est loin ! Tu comptes passer le fleuve ce soir déjà ?

— Il faudrait, grogna Grichka, on ne sait jamais, si quelqu'un trouvait mes traces...

L'autre eut un haussement d'épaules désinvolte.

— Aucun danger, ils ne viennent pas jusqu'ici. On dirait plutôt que le bois leur fait peur, et puis c'est trop en pente pour eux et leurs sacrées chenillettes !

Grichka se mit à sourire.

— Tu as faim ? poursuivit le vieux, mon camp n'est qu'à vingt minutes, et si tu veux, regarde : il fourragea alors dans une profonde besace qui lui pendait au côté, exhibant bientôt le corps allongé et brillant d'une énorme truite.

— Sous la glace, hein ! et voilà, du poisson pour Karolus ! Allons, viens ! la nuit est proche, ils vont allumer leurs projecteurs et commencer les patrouilles. Tu as encore le temps et d'ailleurs tu ne traverseras pas ici, la glace est bien trop mince. Je connais un endroit...

Ce disant, il se mit en route et Grichka lui emboîta le pas, le chien étant sur leurs talons.

On remonta le long de la côte, sous le couvert des arbres parce qu'il y a moins de neige. Un soleil indistinct achevait sa descente dans le ciel pâle, faisant briller la glace du fleuve. Au bout d'un moment, Grichka s'arrêta et, par une trouée, désigna le village, de l'autre côté de la berge. On ne voyait guère que son clocher couleur d'ardoise, pointu et polygonal, avec ses maisons groupées tout autour.

— Nieburg ? interrogea-t-il.

Karolus eut un signe affirmatif. Son chien émit un couinement. Un lièvre détalait à quelques dizaines de mètres, le pelage encore moucheté de taches brunes, progressant à grands bonds irréguliers.

La nuit tombait. Ils étaient arrivés à proximité d'une cabane située en lisière des bois. Le vieil homme secoua ses bottes, tapant encore ses semelles gelées au chambranle de la porte avant d'entrer. Grichka en fit autant et pénétra à sa suite dans l'unique pièce qui servait de logement.

Le feu brûlait régulièrement. Il devait être un peu plus de neuf heures, et le chien à leurs pieds poussa un gémissement, se retournant dans son rêve. Grichka fixait Karolus qui tirait pensivement sur une sorte de long calumet au fourneau de métal. Cela sentait le cuir et la viande sèche. Dehors, le vent s'était levé.

— Vaudrait mieux dormir, fit le vieux, cette longue course... tu dois être éreinté !

— J'ai l'habitude, sourit Grichka, j'ai été sportif... Il marqua un temps d'hésitation. Que pouvaient bien signifier pour cet homme quinze années d'entraînements, de compétitions. Une lente ascension au prix de beaucoup de sacrifices, et puis la chute, l'internement.

— Tu veux dire, tu courais tout le temps alors ?

— C'est un peu ça...

Mais Karolus était curieux, et têtu de surcroît. L'air candide, il posait des questions, insistant lorsqu'il ne comprenait pas, avec cette douce fermeté qu'ont parfois les enfants. Tant et si bien que peu à peu, sans s'en rendre compte, Grichka se livrait, racontant sa passion, le goût de l'effort, la solitude sur le ruban des routes devenues inhumaines à force de soleil, le délire des stades, et cette peur absurde de tomber au dernier tour.

Le vieux secouait la tête, incrédule.

— Et tous ces gens venaient pour te voir courir ?

— Pas moi seulement ; il y avait aussi d'autres athlètes, des sauteurs, des lanceurs de poids ou de javelot...

Et Karolus de se buter sur son idée :

— Mais toi, tu étais célèbre ! Tu as beaucoup gagné ?

— Quelques belles courses, et une fois le marathon, au Jeux... c'est de l'histoire ancienne. Ils m'ont tout pris depuis, parce qu'un jour j'ai osé dire des choses qui n'étaient pas bonnes à entendre...

Grichka s'exprimait d'une voix basse, neutre et atone, sans amertume ni regrets. Il semblait comme détaché de lui-même, et pourtant c'était la première fois qu'il éprouvait le besoin de se raconter ainsi, de se justifier auprès d'un autre. Peut-être était-ce parce qu'il avait la certitude de ne plus jamais le revoir.

Karolus écoutait, branlant du chef de temps en temps, ne l'interrompant que pour servir le thé ou jeter une bûche dans le feu. Son visage était grave, attentif, et il parut surpris lorsque Grichka l'interrogea à son tour :

— Et toi, tu n'as jamais songé à traverser ?

Karolus eut un rire, léger, enjoué ; ses yeux pétillaient, malicieux, et les coins de sa bouche se plissèrent tandis qu'il répliquait :

— Je suis trop vieux, et puis à quoi bon ? Ici ou là-bas, c'est la même vie pour moi. Je n'ai pas besoin de leur confort, et je ne les envie pas non plus. Ils ont leurs problèmes et j'ai ma liberté. Je fais du bois, je m'en vais à la chasse quand ça me plaît...

Il ajouta, désignant le décor qui les entourait :

— Cabane, outils, foyer, tout cela n'est rien. On est aussi pauvre de l'autre côté. Au moins, je n'ai pas de comptes à rendre, et c'est très bien ainsi.

— Pourtant, fit Grichka, tu sais ce qui se passe : on nous ment ! Ils accusent, ils emprisonnent, on ne peut même plus parler, sinon en se cachant ou en se méfiant de tout le monde !

— Je n'ai personne à qui parler, moi, grommela Karolus que le tour de la conversation irritait. J'ai mes arbres, mon chien, ça me suffit, c'est ma vraie place. Et parfois il vaut mieux se taire.

Grichka le fixait, le regard dur, presque agressif.

— Allons, poursuivit Karolus, les hommes sont trop bêtes, ils en veulent toujours plus.

— On ne peut pas plier éternellement !

— Ça... il faudrait être très fort, ou avoir toute la patience du ciel ! Notre terre est immense, et ses gens endurants parce qu'ils ont derrière eux des siècles d'habitude. Crois-moi, inutile de crier : c'est ici le désert et tu t'y casserais la voix !

Le vieux ralluma sa pipe à un tison, et son visage clignota brièvement, avant de replonger dans l'ombre.

— Pourtant, protesta Grichka, ils finiront bien par changer !

Karolus eut un geste désabusé :

— On ne lutte pas contre l'inertie des peuples ! Écoute : mon père savait une histoire qu'on racontait dans son village depuis toujours : sais-tu ce qui arrive à la cloche qu'on a placée tout en haut du clocher pour qu'elle brille au soleil, qu'elle soit vue de tous et que

sa voix porte loin ? Sais-tu ce qui arrive lorsque folle ou trop orgueilleuse elle sonne, à tort et à travers ?

Grichka fit non de la tête, amusé.

— Eh bien on lui tire la langue, ou si tu préfères on lui secoue le battant, comme ça, très fort, afin de l'assourdir en guise de punition !

Et Karolus d'agiter le poignet, vigoureusement, décrivant des aller et retour dans le vide.

— Si elle persiste, on lui tire à nouveau la langue puis on la jette à bas du clocher. Qu'elle ne soit pas brisée, et on la réinstalle à sa place en espérant que cela lui serve de leçon. Mais vois-tu, les cloches sont rarement sages, et si pour son malheur elle devait recommencer : on lui tirerait la langue, on la jetterait à bas en s'arrangeant pour qu'elle éclate, avant d'en exiler chacun des morceaux !

Le vieux se tut. Ses yeux étaient brillants et il se frottait les mains l'une contre l'autre d'un mouvement machinal. Le feu craqua.

Grichka demeurait silencieux et pensif, caressant distraitemment la tête du chien qui soupirait d'aise. Dehors, le vent soufflait, faisant trembler la nuit, et la neige sur le toit crissait comme du sable.

— Je sais de quoi je parle, fit encore Karolus d'une voix sourde où perçait une émotion intacte. J'étais parmi ceux qui occupèrent le kombinat sidérurgique de Stepnice en cinquante-six, mais tu es trop jeune pour en avoir eu connaissance. Cent-quarante trois jours de grève, des responsables aux abois devant la détermination de sept mille ouvriers qui restaient là, les bras croisés, résolus, endurcis à force de crever de faim, ça te dit quelque chose ? Et puis la milice est intervenue, avec de très gros moyens : ils ont mis des mitrailleuses en batterie, bouclé toutes les issues ; nous étions prisonniers, victimes désignées d'un massacre inévitable. Derrière les grilles, des femmes, les familles des grévistes. L'air était si lourd, gris comme un jour d'orage. Ils ont tiré...

Karolus s'animait maintenant, les mains tendues, la tête levée, le regard noyé dans le vague.

— Plus de trois-cents morts, des blessés par dizaines, on se serait cru en guerre ! Ils roulaient sur les agonisants, cernant ceux qui ne

s'étaient pas défilés. J'ai vu des actes fous, des gars qui se jetaient contre les autos blindées, armés de barres de fer, et ça gueulait, à faire crouler les murs. Il y avait des coups de feu, cela sentait la poudre, des briques volaient en tous sens, et la troupe avançait toujours... tu ne peux pas t'imaginer. C'était comme un énorme laminoir, aveugle, d'une puissance effroyable.

Le chien s'était redressé, considérant son maître avec des yeux effarés. Grichka ne savait plus que dire. Le vieux tempêtait tout à coup, serrant ses poings, les phalanges blêmes.

— Une horreur telle que je n'en avais jamais vue auparavant, même sous les nazis ! Des hommes gisaient partout dans la cour de l'usine, des cadavres plats comme des galettes qui avaient vomi jusqu'à leurs tripes, des corps empalés sur les grilles, et ces officiers qui braillaient ! On n'est resté plus qu'une trentaine, acculés. On ne pouvait plus rien faire. Certains ont essayé de fuir : ils s'arrachaient les ongles sur les pierres des murs. D'autres ne bougeaient déjà plus, hagards, fous de terreur. Et leurs machines ferraillantes qui venaient droit sur nous ! Je n'oublierai pas ce bruit de métal grinçant, ni le sourire du type qui commanda la curée : ils nous ont battu à mort, à coups de crosses, à coups de pieds, tout ce qui est dur et peut faire mal ! Et nous on criait, frères, frères ! Je me suis réveillé en cellule, je n'avais plus un os entier, plus une dent, et ils m'avaient rafistolé la mâchoire avec des morceaux d'acier.

Ce disant, Karolus dégrafa le col de sa chemise, découvrant sa poitrine marbrée de cicatrices :

— Regarde, tu comprends à présent ?

Grichka détourna les yeux, gêné.

— Ils m'ont torturé, des heures durant, et aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai pu en réchapper. A mon arrivée au camp de Târno, j'étais en loques, littéralement. Et j'y ai passé vingt-cinq années... C'est long comme une vie gâchée, vingt-cinq ans, tu te rends compte ? Voilà ce qui me reste désormais : cette cabane, les forêts alentour, une frontière qui à chaque printemps devient plus insaisissable... piètre clocher, non ?

Grichka hochait la tête, sans mot dire. Quelque chose de dur et d'amer lui obstruait la gorge, l'empêchant de parler. Mais Karolus s'était mis debout avec un geste de dérision, grognant :

— Allons, demain est un autre jour. Je te conduirai ; il existe un endroit sûr où tu pourras passer Je fleuve. Tu devrais dormir maintenant, car il te faudra des forces.

Il avait tendu une couverture à Grichka, puis était sorti, tandis que ce dernier s'allongeait dans un angle de la pièce, à même le plancher. Lorsqu'il revint, le vieux semblait avoir recouvré toute sa sérénité, déclarant d'un ton ferme :

— Le blizzard est levé, voilà qui arrange tes affaires ! Il va neiger sans doute. Bonne nuit.

Grichka n'avait pas répondu. Dans l'ombre, il observait le feu qui mourait, quelques flammes léchant encore les pierres noircies du foyer. Lentement, il glissait dans le sommeil, et les dernières mouvances de la lumière suscitèrent en lui des images tremblotantes.

Il y avait une route, longue plaie ardente écrasée de soleil, poudreuse sur ses bas-côtés. Et l'air vibrait, dans quoi flottaient des silhouettes d'arbres, tordues, grotesques, comme des monstres assoupis. Il courait, respirant avec peine, au bord de l'asphyxie. Devant lui, d'autres concurrents piétinaient eux aussi dans le goudron poisseux. Grichka n'avait pas l'impression d'avancer, et pourtant un à un, il doublait ses camarades, n'osant guère se retourner de peur d'avoir à lire sur leurs visages crispés le reflet de sa propre souffrance. A intervalles réguliers, une banderole rouge indiquait le nombre de kilomètres qui le séparaient de la ligne. Mais à chaque fois le chiffre variait, tantôt augmentant, tantôt diminuant, si bien que Grichka ne savait jamais exactement où il en était de sa course.

Succession mécanique des foulées, et cette sensation de ne plus avoir à la place du corps qu'un énorme pilier de fer sous tension, raidi par les crampes, où chaque pas claque, répercutant une onde douloureuse qui irradie le long de l'échine.

Et c'est alors qu'il eut en point de mire son dernier adversaire. Grichka faisait des efforts terribles pour le garder en vue et s'en

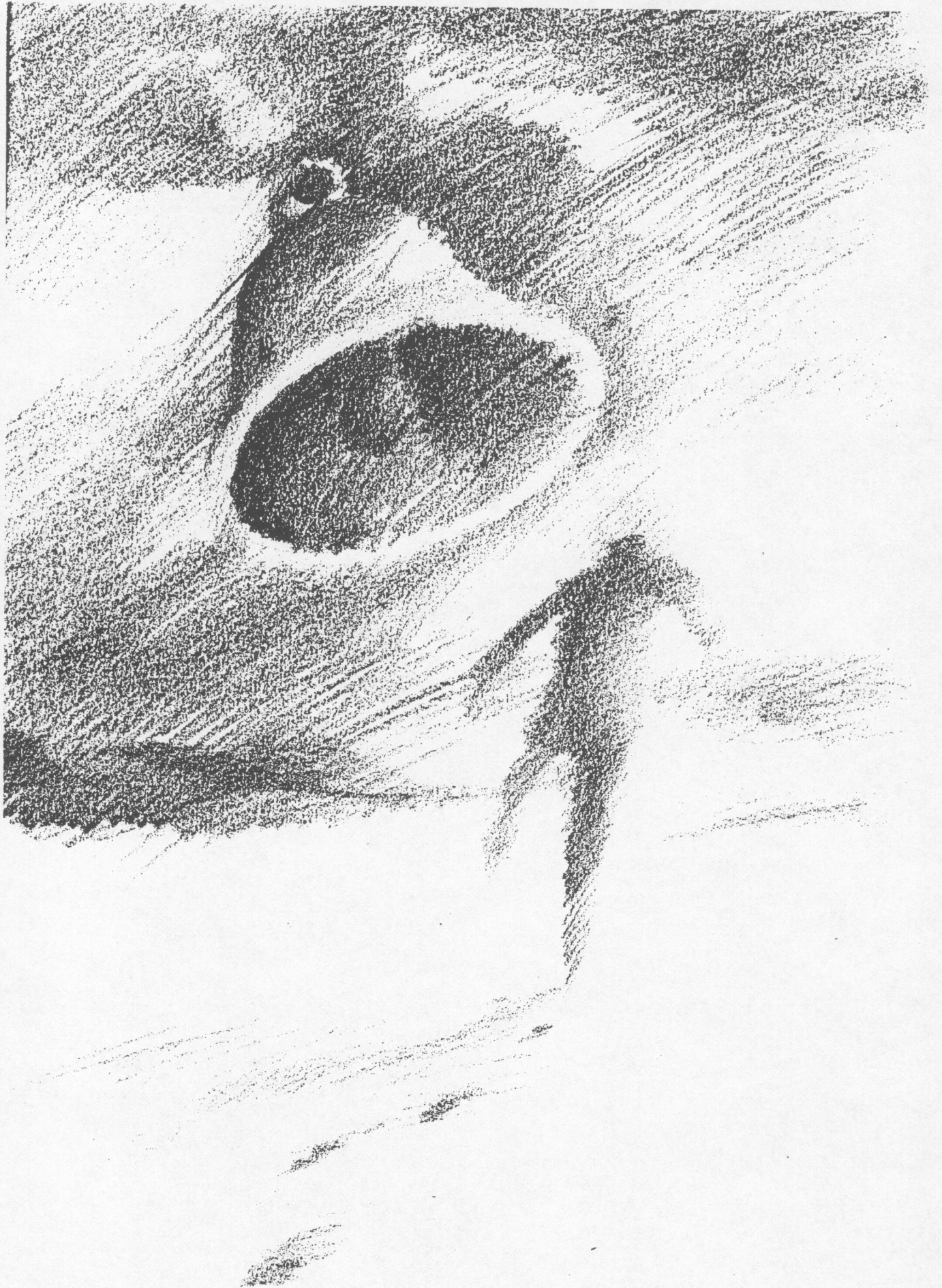
rapprocher. Le paysage avait changé, et l'on était parvenu dans les faubourgs d'une grande ville, peuplée de hautes tours en béton, froides et hostiles.

L'homme devant lui tirait sur ses bras, paraissant à bout de ressources. On entendait sa respiration rauque et curieusement rythmée, sorte de râle profond tel qu'en produisent les soufflets de forge. Il portait un maillot qui lui collait dans le dos, avec son numéro noir, et la sueur, dégoulinant sur sa nuque, faisait une tache sombre entre ses épaules. Ce coureur là semblait définitivement hors d'atteinte, lorsque brusquement il s'était mis à zigzaguer, sans raison apparente, comme s'il avait été ivre. Son allure ayant considérablement diminué, Grichka le rattrapait, et au fur et à mesure qu'il gagnait du terrain, un sentiment de puissance invincible l'envahissait, balayant ses doutes. Il arriverait premier, c'était certain.

Déjà, la masse imposante d'un bâtiment circulaire se profilait au bout d'une interminable ligne droite. On apercevait la vasque brillante d'où s'échappaient des flammes bleutées. Alors Grichka puisa dans ses ultimes réserves, pressant encore jusqu'à se porter à hauteur de l'autre, restant ainsi au coude à coude avec lui pour franchir l'entrée du stade.

Là, il reçut une véritable gifle, qui manqua le faire trébucher. Une ovation gigantesque soulevait les gradins, se propageant de rangs en rangs, résonnant longuement dans l'immense cuvette avant de revenir le frapper, avec une violence inouïe. Des milliers de personnes criaient en même temps, des gens debout trépignaient ; Grichka venait de s'engager sur la piste cendrée. Au moment de prendre l'avantage sur son compagnon, il s'était retourné, et ce qu'il vit le glaça d'horreur : un visage de momie, have et décharné, qui perdait ses cheveux blancs par poignées. Il parût se décomposer peu à peu, et se dilua enfin dans l'air bouillant de l'arène.

Une hallucination, l'épuisement sans doute. Il n'avait jamais eu de concurrent. Grichka était seul, et courait à sa victoire. Loin de le stimuler, cette évidence l'écrasa, faisant ressortir toute sa fatigue, et ce fut comme si on lui avait fauché les jambes. Il commença à tituber, alors que les hurlements de la foule allaient redoublant, les gradins



n'étant plus à ses yeux que des taches multicolores et houleuses. Un bruit cependant le frappait : celui de la cloche aigrette, annonçant le dernier tour, qu'un commissaire au sourire sardonique agitait frénétiquement devant lui. Il n'avait pas la force de l'écarter. Ses chaussures étaient remplies de plomb, et cette fois, il sentit son cœur s'affoler. Ses battements obstinés lui cognaient aux tempes, dont le rythme s'accélérait, sourd, irrégulier, tandis que Grichka, pris de vertige, n'avancait presque plus. Il se voyait marcher, traînant péniblement les pieds, se répétant que son calvaire touchait à sa fin, s'encourageant à continuer. Mais le soleil le clouait impitoyablement sur place, et il ne ressentait plus rien qu'un énorme poids pesant sur sa tête.

Il s'était arrêté.

Les spectateurs vociféraient maintenant, tout au bord de la piste, proférant des menaces à son adresse. Et lui n'en pouvait plus. Il aurait voulu s'allonger, se laisser aller sur le gazon central qui lui semblait si doux, suave, attirant comme un gouffre. Il s'aperçut alors qu'on le poussait en avant, et sans en avoir vraiment conscience, il se remit à progresser. Ne restait que la dernière ligne droite. Et cette silhouette, là-bas, qui ne cessait pas d'agiter sa cloche.

Grichka ne voyait plus rien maintenant, sinon la terre battue rouge qui tachait le bout de ses pantoufles. Un grand désordre régnait dans sa tête. Trente mètres, trente mètres à peine... les lignes de couloir tremblaient, et brutalement, le sol vint à sa rencontre.

Ce fut le silence, immédiatement.

Effondré sur les genoux, Grichka tentait de récupérer, ne sachant plus trop où il se trouvait, étant comme coupé du monde. L'absence de tout bruit avait quelque chose de surnaturel. Il éprouvait l'étrange sensation d'avoir été soudain plongé dans un aquarium, et de flotter, noyé entre deux eaux.

Alors, mû par une sorte d'automatisme, il se décida à ramper, crochant ses doigts dans la poussière, jusqu'à la ligne d'arrivée. Et là, il dut encore redresser le bras, pour arracher le ruban, libérant du même coup le vacarme effroyable du stade qui parut entrer en

éruption. Un dernier éclat de lucidité lui permit d'entrevoir le starter qui s'approchait, muni d'un pistolet au canon énorme qu'il posa contre sa joue, avant d'appuyer sur la détente.

Grichka, secoué par le départ du coup, n'entendit même pas la détonation. Tout son corps frissonnait, sa tête lui faisait mal, et lorsqu'il rouvrit les yeux, le visage de Karolus était penché vers lui. Il voyait ses lèvres remuer, percevait vaguement le son de sa voix, mais ne comprenait pas ce qu'il disait. pourtant peu à peu, il émergeait de son cauchemar, sentant la langue chaude et humide du chien passer sur sa figure.

Grichka s'assit tandis que Karolus répétait :

— Il est temps, nous devons nous mettre en route pour arriver là-bas avant l'aube. Prépare-toi, j'ai fait du thé.

Grichka se retourna.

La silhouette du vieux s'estompait, dans un mouvement de manteau ondulant, avalé par la tourmente. Il en ressentit un étrange pincement au coeur, étant livré à lui-même désormais.

Il neigeait d'abondance, et le vent soufflait en rafales, chassant des particules cristallines et coupantes à l'horizontale. Grichka ne parvenait pas encore à se repérer. Autour de lui, le monde se réduisait à un énorme tourbillon de poussière blanche et d'air sifflant. Il allait faire jour et l'on n'y voyait pas à cinq mètres.

Accroupi derrière un tronc, Grichka attendait. Il avait froid, ses membres étaient raides et il dut se frictionner pour recouvrer quelque sensibilité. Puis il rajusta ses crampons, serrant soigneusement les lanières de cuir sur ses chaussures. Karolus avait insisté pour qu'il les emporte, expliquant peu avant leur départ :

— La traversée se fera dans un endroit difficile, mais là au moins, tu es sûr que la glace tiendra. Le blizzard te facilitera la tâche, car la milice ne sort pas volontiers par ce temps !

Son regard était pétillant, comme s'il avait été heureux de leur jouer un bon tour. Grichka se sentait moins rassuré quant à lui. Il allait vers l'inconnu, se laissant guider par Karolus, sans se poser de

questions. Après tout, son aide était inespérée, et il se rendait compte que seul, il aurait eu peu de chances de s'en tirer.

— Tu vois, avait poursuivi le vieux en posant un couteau sur la table, ça c'est le fleuve. Il se rétrécit ici en faisant une boucle. L'accès est très escarpé, et comme les bois descendent presque jusqu'à la berge, tu y seras à couvert le plus longtemps possible. Cela devrait te permettre de surveiller les environs. Le moment venu, laisse-toi glisser ; tu arriveras sans effort à pied d'oeuvre. Là, redresse-toi, ne pense à rien surtout, et cours, cours !

Il y avait eu de l'exaltation dans sa voix. On aurait dit que c'était lui qui allait traverser, et qu'il voulait s'encourager. Curieux homme... il était resté silencieux par la suite, taciturne durant toute leur marche. Grichka l'avait suivi pendant près d'une heure, à l'aveuglette, puis ils s'étaient séparés sur une simple poignée de mains, sans qu'aucune parole ne fût plus échangée.

La forêt était maintenant plongée dans une lumière grisâtre, indéfinie encore, annonciatrice de l'aube.

Grichka ne pouvait plus attendre.

S'étant relevé, il eut un dernier regard vers l'amont, puis se mit à courir, goûtant l'ivresse de la descente, faisant d'énormes enjambées dans la neige profonde qui amortissait ses mouvements, le soutenant comme l'eut fait un épais matelas.

Il était parvenu à mi-pente, lorsqu'un ronronnement se fit entendre, dominant par instants le sifflement du vent. Grichka ralentit à peine, peu désireux de couper son élan, puis, se remémorant les conseils de Karolus, continua sur sa lancée. Au débouché de la forêt, le grondement se fit plus présent, mais il était impossible à situer car il résonnait dans l'étroit vallon, semblant venir de partout à la fois. Inquiet, Grichka s'arrêta en arrivant au bord du fleuve.

Le vacarme du moteur était tout proche maintenant.

Il se laissa tomber, se recouvrant partiellement de neige, demeurant aux aguets. Un pinceau lumineux ne tarda pas à percer la tourmente : le véhicule approchait, suivant la rive indistincte. Grichka se força à regarder dans sa direction : une masse sombre et basse, une

sorte de moto sur laquelle deux hommes avaient pris place, se faufilait entre les congères. Elle émettait à présent un rugissement grave, et passa lentement à une trentaine de mètres de sa cachette.

Lorsqu'elle fut hors de vue, Grichka se remit debout, et reprit sa course. Il sentit bientôt sous ses pieds la surface de la glace, instable, glissante malgré les crampons. Le bruit s'était estompé, la motoneige ayant franchi le coude que formait le fleuve à cet endroit. Brusquement, le son parut s'amplifier de nouveau. Avec un temps de retard, Grichka réalisa que l'engin venait de faire demi-tour, sans doute pour regagner sa base. Dès lors, il fit le vide dans son esprit, accélérant autant qu'il le pouvait.

La tempête avait redoublé d'intensité. Ses crampons crochaient mal, et Grichka dérapait, manquant même de tomber à plusieurs reprises. La visibilité était nulle, il avait de la neige dans les yeux, et peu à peu, une incoercible panique l'envahissait. Privé de tout point de repère, il ne savait plus de quel côté se diriger, et fut bientôt forcé de s'arrêter, essayant de sonder le paysage entre deux tourbillons. Sur la rive d'en-face, une lumière clignotait au clocher du village, lointaine, inaccessible. Le hurlement du moteur était très proche maintenant. Grichka recommença à courir, gardant son regard fixé sur le point lumineux.

Huit-cents mètres avait dit Karolus.

Tenir.

Sans que Grichka n'y puisse rien, son rêve de la nuit lui revenait en mémoire. Dernière ligne droite, peur de la chute, et cette étrange sensation de flottement, de dérive imperceptible.

C'est alors qu'un coup de feu retentit dans son dos. Une fusée monta vers le ciel, avec un chuintement sinistre, illuminant les abords du fleuve durant quelques secondes. Puis il entendit le raclement des chenilles du scooter lancé à plein régime sur la glace.

Grichka allongea encore sa foulée.

Karolus était arrivé au sommet de la pente. Il fit une pause, regardant en direction du bois, imaginant Grichka prêt à traverser. Lui ne sentait plus le froid ni la morsure du vent.

Le ronronnement du moteur ne lui parvint pas tout de suite, étant étouffé, amoindri par la distance. Karolus se figea sur glace, et son chien se mit à grogner, le poil hérissé. Guettant chaque bruit, le vieux suivit les évolutions de la machine avec inquiétude. Puis il y eut le coup de feu, et l'éclat de lumière blafarde en contrebas. Karolus ne savait plus que penser, et il demeura un long moment immobile, les poings serrés, la gorge nouée. Une immense colère montait en lui, brutale, violente, qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Il fouillait machinalement la neige de son bâton, attendant que quelque chose se produise.

Puis la mécanique s'était tue, et bientôt, il n'y eut plus que le souffle du blizzard, lancinant, obstiné. La tempête s'apaisait graduellement avec l'arrivée du jour, et l'on commençait à y voir clair.

Karolus s'assit, la tête vide, regardant les derniers flocons qui tombaient encore en tournoyant. Près de quinze minutes s'étaient écoulées depuis le coup de feu. On n'entendait plus rien.

Ils doivent le chercher à pied, songeait le vieux. Il se prenait à douter se demandant comment on avait pu le repérer. D'habitude, les miliciens ne s'aventuraient que rarement dans cette zone, surtout en début de saison, car leurs véhicules étaient trop lourds. Il voyait déjà Grichka capturé, qui sait, blessé peut-être, traîné dans la neige comme un gibier abattu.

— Salauds, murmura-t-il entre ses dents.

Il était las, fourbu, insensible au froid désormais. Il aurait voulu ne plus bouger, se laisser gagner doucement par la torpeur du sommeil. Auprès de lui, le chien s'agitait, poussant du museau sous le coude de son maître, quêtant une caresse. Karolus l'avait repoussé, mollement, considérant d'un oeil morne l'autre côté du fleuve, trop indécis pour se remettre en route. Là-bas des lampes s'allumaient, une à une, des voiles de fumée montaient au-dessus des toits.

Dans l'instant, cette quiétude lui apparut intolérable, terriblement injuste. Karolus se disposait à partir lorsqu'un bourdonnement frappa son oreille, hésitant, ténu tout d'abord. Et soudain, l'air fut habité d'une grande rumeur était comme un essaim d'abeilles, une vibration cristalline, presque désagréable, qui se prolongeait maintenant, trouvant un vaste écho dans le fond du vallon.

Karolus sauta sur ses pieds, incrédule.

Son chien donna de la voix.

Il riait, le vieux, brandissant son bâton à bout de bras, comme pour répondre à un signal.

La cloche...

Elle s'était mise à sonner, à tort et à travers, et bientôt d'autres s'y joignirent, discordantes et joyeuses, les graves, les aiguës, puis le carillon tout entier entra en branle, qu'on eût dit actionné par un fou furieux, et cette volée de bronze faisait trembler jusqu'au ciel gris.